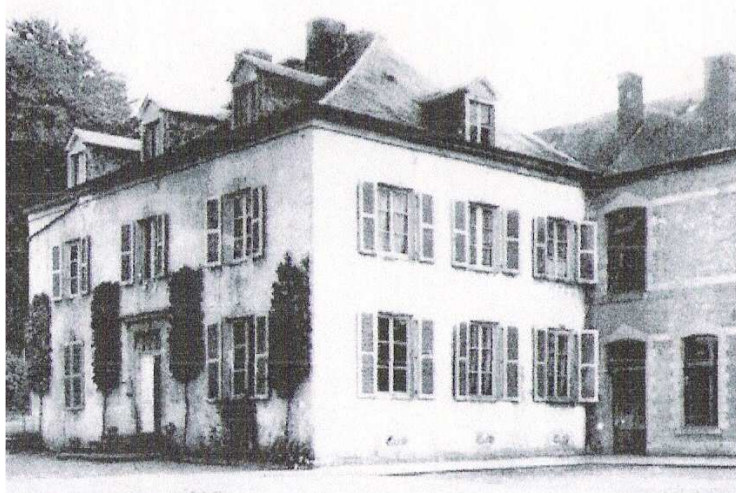


CHANLY : NOVICIAT (octobre 55 – juillet 56)



Encore une fois, il fallait partir loin, quitter même la France. La première surprise, c'était la verdure : une maison avec des bâtiments sans unité, notamment une chapelle sur pilotis, mais des arbres partout, et la verdure d'un immense parc, avec en haut, « notre Congo », le bout du monde pour les belges. Là encore, nous étrennions un nouveau programme : neuf mois consacrés uniquement à la spiritualité : plus de philosophie. Le maître des novices était le père Joseph DUBOIS, un ancien d'Egypte, qui avait tout à fait le physique d'un oriental : crâne dégarni et longue barbe. Un homme très civilisé, accueillant, fin, débordant de vie spirituelle. Il aimait beaucoup la musique, surtout la grande musique dont on entendait les airs en passant devant son bureau ; par contre, il chantait faux comme ce n'est pas possible. Plusieurs fois, en entonnant des cantiques ou des répons de la messe, il a suscité des fous rires irrésistibles.

Ses maîtres étaient Don Delatte pour Saint Paul et Don Guéranger pour la liturgie. Le vieux manuel de spiritualité de Tanqueray servait de point de repère, mais le père le débordait de toutes parts. Il avait tout médité, ruminé, repensé, et nous livrait vraiment une expérience spirituelle. Passionnant.

Près de lui, le socius, le Père Joseph WALLON. Il était depuis longtemps dans la maison, il avait été supérieur à Lyon, puis à Chanly, où il avait laissé la place au Père Dubois. Maintenant, il était surtout le confesseur principal, le maître des novices n'ayant pas le droit d'entendre les confessions des séminaristes. Il était complètement écrasé par la personnalité très forte du père Dubois.

Un autre ancien était là aussi : le père Julien LE GLOAHEC, un breton, Il était âgé, se déplaçait lentement : il était lui aussi confesseur, conseiller et confident.

Le Père Noël DOUAU devait donner quelques cours de théologie, pour préparer le travail du Grand Séminaire et pour que nous ne soyons pas trop perdus dans les nuages de la spiritualité. Il avait commencé par un peu de Christologie. Il était très ennuyeux, il lisait son cours avec monotonie. Nous avons demandé au Supérieur si le Père ne pouvait pas choisir un autre sujet. Le père Douau s'est lancé alors dans la Mariologie. Ce n'était pas mieux. Encore une fois, nous avons demandé s'il n'était pas possible d'avoir autre chose, par exemple que le père nous parle de l'histoire de la Société. Nous savions que c'était sa passion, et qu'il s'intéressait déjà au Fondateur et aux vies des premiers pères de la Société. Là, nous avons visé juste. Il nous

a parlé de l'histoire de la Société, avec des tas de détails qu'il était seul à connaître. Cette fois, c'était très intéressant, et nous avions en face de nous un homme passionné et compétent.

Le père Clément AUDRAIN était l'économe. On le voyait peu en dehors de la chapelle. Il s'occupait de la ferme. Il y avait pas mal de vaches, avec tout ce que cela suppose de travail et de soucis. Les séminaristes lui donnaient un coup de main de temps en temps, surtout ceux d'origine paysanne qui connaissaient le métier.

Nous étions près de la frontière. Givet était l'adresse postale de notre courrier. Envoyer directement à Chanly, pays étranger, doublait le prix des timbres. Alors, régulièrement, l'économe ou un séminariste motorisé allaient chercher les lettres et les colis à Givet.

Le climat était belge et continental : humide et froid. L'hiver 55 a été très dur, tellement que les tuyauteries du chauffage ont éclaté sous le gel, la chaufferie a été complètement détériorée, et nous avons dû attendre plusieurs semaines que tout redevienne normal. Les plus frileux – dont j'étais – avaient la permission de passer quelques moments dans la petite pièce qui servait de parloir et où il y avait un poêle. Etant sacristain à ce moment-là, c'est là que je rangeais l'eau et le vin de la messe, car la chapelle, ventilée de tous côtés, était une véritable glacière.

La nourriture aussi était bien belge : essentiellement des pommes de terre (il y avait corvée de pluches tous les matins), de la viande bouillie, avec souvent par-dessus tout ça une couche de compote ou de confiture. Je n'ai jamais été difficile pour la nourriture, je n'ai jamais détesté les fayots et autres pois cassés qui garnissaient habituellement les assiettes des collectivités. Mais tous n'étaient pas aussi omnivores. Une pétition pour demander une amélioration des menus avait été envoyée à la Province. Par solidarité avec les auteurs et avec les estomacs délicats, nous avons tous signé. La lettre était partie, et peu de temps après nous avons vu débarquer le père Jean-Marie Favier, Conseiller provincial, qui venait juger sur pièces. Nous avons eu droit à un bon sermon sur la pauvreté et le renoncement du futur missionnaire, qui un jour en Afrique mangera souvent des plats étranges ou rebutants, boira de l'eau croupie...etc. Les Sœurs, pour lui faire honneur, avaient fait un excellent civet. Certaines mauvaises langues ont prétendu que des séminaristes farceurs, de connivence avec les sœurs (elles étaient belges, c'était paraît-il une forme d'humour belge), avaient immolé plusieurs des innombrables chats de la maison. Vu le nom des coupables présumés, leur réputation et leurs antécédents, c'est tout à fait plausible. Toujours est-il que dans les temps qui ont suivi cette visite, on a constaté une nette amélioration de la table.

SORTIES

Nous faisons souvent des sorties, par groupes, dans la campagne très verdoyante. J'ai souvenir d'une longue marche dans la forêt pour aller chez Henri THEIZEN, à Saint Hubert.

Les spécialistes du stop allaient plus loin : Rochefort, Liège, le Luxembourg,

Une autre fois, nous sommes tous allés à pied à Beuraing. C'était un peu loin : plus de 15 kilomètres. C'est là que la Vierge est apparue en 1932 à plusieurs enfants. Chose curieuse et un peu déroutante : la boutique d'objets de piété est tenue par une des voyantes !

Le lundi de Pentecôte, voyage en car au monastère de Chèvetogne, monastère de rite oriental, haut lieu de l'œcuménisme. Je n'ai pas été enthousiasmé par leur liturgie. Certes, il y a de temps en temps de belles litanies, simples, priantes. Mais l'ensemble de la liturgie est confus. A des moments que nous les latins nous jugeons très importants, comme la consécration, où l'on montre l'hostie et le calice, les Orientaux ferment les portes de l'iconostase, tout se passe derrière. Les ornements sont tarabiscotés, les célébrants portent des espèces de tiaras, les diacres sont toujours en train de se promener dans l'église en agitant des crucifix, des cierges ou des

encensoirs. Et c'est très long. Les assistants, même ceux qui semblent être habitués aux rites, entrent et sortent sans raison apparente. A certaines époques, des missiologues disaient que la liturgie orientale aurait convenu à la mentalité africaine mieux que le rite romain. Je ne pense pas. La liturgie orientale est certes très riche en symboles mais elle est sclérosée, figée. La liturgie romaine est sobre à l'excès, mais elle est ouverte à la nouveauté, elle assume le bruit et la danse.

HEUREUX MOMENTS

En fin d'année, nous avons tous fait le serment temporaire d'attachement à la « pieuse » société des Missions Africaines : je crois que ce mot « pieuse », prononcé encore aujourd'hui pour qualifier affectueusement la SMA, vient de la formule – en latin – du serment.

C'est au cours de cette année de noviciat qu'est parue l'édition en un volume de la Bible de Jérusalem. Elle était attendue comme le Messie. Elle avait déjà paru par fascicules, mais pour celui qui voulait les acheter au fur et à mesure de leur sortie, cela faisait une grosse dépense. Un jour, nous avons appris que la Bible complète allait paraître, elle était en souscription. J'ai vite pris contact avec mon père, grand client des librairies lyonnaises, pour qu'il se mette sur les rangs. L'attente était si grande qu'avant même de paraître les livres étaient déjà tous retenus. Il a fallu patienter quelques semaines de plus pour avoir la deuxième édition. Le jour où j'ai eu cette Bible en mains fut un grand jour. Elle était belle avec sa couverture en vinyle, sa présentation aérée, ses passages poétiques en vers, ses nombreuses notes. Avant, il y avait la Bible de Crampon, mal présentée, rebutante. J'avais préféré la Bible de Maredsous, plus lisible, à la belle typographie, au français très agréable : les savants disaient que la traduction était un peu trop large, c'était pour ne pas dire que son grand défaut était d'être belge. Mais maintenant, la Bible de Jérusalem était disponible, elle avait toutes les qualités. Peu après est sortie l'édition de poche, ce petit livre complet, minuscule mais pourtant lisible, qui pouvait vraiment vous accompagner partout. A la même époque encore est parue une édition spéciale en petit format du livre des Psaumes, adaptée à la lecture ou au chant selon les airs du père Gélineau. Rien que du bonheur ! Les jeunes d'aujourd'hui, saturés de bonnes éditions de la Bible, ne peuvent pas comprendre les moments de ferveur que nous avons vécus.

La formation du noviciat nous avait donné l'amour de la prière, du silence, de l'oraison. La nouvelle Bible y ajoutait l'amour de la lecture biblique sous la forme méditée de « lectio divina », qui était une des grandes redécouvertes du moment.

C'est pendant notre année que sont arrivés les premiers italiens de la Société, qui avaient fait déjà du séminaire en Italie et rejoignaient les SMA pour le noviciat : Nino Aimetta, Lorenzo Rapetti, Giacomo Bardelli, Dario Falcone et l'aîné, Carmine Carminati, qui était déjà prêtre. Leur connaissance du français était très variable, généralement faible, et nous avons fait leur initiation. La jeunesse étant par nature espiègle, nous leur faisons parfois apprendre des sottises pour en rire ensuite quand ils les sortaient innocemment dans la conversation.